

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi, le roi Agadja convoqua à sa cour les dépositaires des connaissances orales de chaque clan afin de fixer les traditions des divers groupes dans des chants versifiés, faciles à retenir (5) et valorisant l'action de la famille royale. Dans le même but, un siècle et demi plus tard, Glèlè devait réunir une assemblée des traditionnistes afin de vérifier que l'histoire de la dynastie conservait une place importante dans leurs récits. A partir de son avènement, le *kpanligan* (héraut de la cour) fut chargé de parcourir le palais chaque matin en chantant la liste des souverains défunts et en célébrant leurs hauts-faits, afin de glorifier le roi issu d'une si glorieuse lignée.

Quant à la population, elle apprenait l'histoire du pays lors des Coutumes annuelles, qui attiraient à Abomey une foule nombreuse, comme l'atteste ce témoignage :

*« Le peuple s'assemble sur les places publiques tous les jours et tant que durent les Coutumes, pour écouter des crieurs que le roi envoie proclamer les gloires de la dynastie. Le crieur est généralement un petit cabécaire (6) du palais qui est momentanément chargé des fonctions de professeur d'Histoire. Il monte sur un tronc d'arbre, ou tout objet qui lui permette de voir la foule, et bat le gongon (7) pour rétablir le calme et appeler l'attention. Après quelques louanges à l'adresse du souverain et du gouvernement, il commence son discours. Il cite Aho, le fondateur de la dynastie, et tous ceux qui lui ont succédé jusqu'au roi régnant ; il rappelle les grandes conquêtes de chacun et parle de son noble caractère, de sa bonté et de sa générosité pour le peuple, de sa sévérité à l'égard des méchants. Il n'a oublié aucun de ces détails qui frappent l'imagination et aident au souvenir ; il s'exalte et parle parfois pendant plusieurs heures. L'enthousiasme gagne la foule, on pousse des cris à la conquête de Juda ou d'Ardres (8) comme si c'était une gloire nouvelle, un événement d'hier ; on trépigne et l'orateur est souvent forcé de s'arrêter pour ce jour ; la foule ne l'écoute plus. Elle va devant le Palais pousser là des Vive le Roi ! sans doute, en langue du pays, ou d'autres clameurs à la louange des descendants des grands conquérants. Tous les jours, dans un endroit ou dans un autre, la même scène se répète. Le Dahomien arrive ainsi à savoir son histoire et la tradition ne se perd pas » (9).*

Edouard Foa, le voyageur Français qui a fait, en ces termes, cette description à la veille de la conquête coloniale, avait été

frappé par l'originalité de cette pratique :

*« Le Dahomey est le seul gouvernement de la côte des Esclaves qui donne à ses sujets une idée du passé de leur nation ; son but est sans doute d'entretenir leur orgueil »*

Cette ligne politique eut pour résultat de conserver de véritables archives orales susceptibles d'apporter à l'historien d'indispensables ressources documentaires.

Pourtant, la nécessité de collecter systématiquement les traditions et les autres informations orales n'est apparue que tardivement à ceux qui s'intéressaient au Danhomè. L'un des premiers efforts dans ce sens a été mené par Auguste Le Hérissé, dans *L'ancien royaume du Dahomey* qu'il publia en 1911. Cette étude traduisait la préoccupation de son auteur, administrateur du cercle d'Abomey, de « fonder son travail sur ses observations et sur les récits » autochtones (10). A partir des traditions orales et par un recours constant aux interprétations locales, il parvint à une analyse relativement fiable de l'organisation et des coutumes du Danhomè, mais en exprimant uniquement le point de vue des *Fon*, donc une vision partielle et partielle. Cependant, la voie était désormais ouverte pour une recherche approfondie... Nombre de récits traditionnels, de témoignages furent recueillis lors d'enquêtes sociologiques, comme celle de Herskovits (12), ou historiques, avec Dunglas (11). Les auteurs danhoméens intégrèrent dans leurs œuvres des interprétations issues de la connaissance traditionnelle de même que des éléments de leur culture orale. Ainsi, les romans et études de Paul Hazoumé, comme *Doguiçimi* (1938) ou *Le Pacte du sang au Dahomey*, ou l'essai de Maximilien Quenum, *Au pays des Fons* (1938), ouvrent la liste d'une bibliographie de plus en plus abondante à mesure que l'on s'approche de notre époque.

Certains de ces écrits présentent des erreurs dues à des transcriptions maladroites de la langue *fon* ou à des traductions parfois rapides en français ou en anglais. Dans l'ensemble, ils ont pourtant eu le mérite de recueillir et de diffuser des documents verbaux jusqu'alors confidentiels.

Le Danhomè nous est connu aussi grâce à l'existence de sources étrangères. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les Européens qui fréquentaient la côte des Esclaves nous renseignent sur ce pays. Commerçants, navigateurs, explorateurs ou missionnaires, ils publièrent, à leur retour, des récits de voyages, des études, des mémoires. Les plus anciens ouvrages mentionnant ce royaume font état de connaissances recueillies par leurs auteurs auprès des habitants du littoral, dont une partie commerçait avec les populations de l'intérieur.